

Mots du métagramme de samedi

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **29 (1891)**

Heft 47

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192612>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

senanna passà que l'ein ont de dou mots pè lo Grand Conset. N'ont onco min trovà dè remido, mà s'est trovà on crâno grand conseiller qu'a su vairè iò la tsatta avâi mau à pi, et ma fâi, honneu et respet por li, kâ l'âo z'a de la vretâ tota pelietta et l'a coumeint on dit, met lo dâi dein lo perte. L'âo z'a de que ne faut pas tsertsi midzo quand lo sélâo est mussi, et que se y'a tant dè brama-fan et dè dzeins que sè pleignent dè ne pas tot avâi à remolhie-mor, n'est pas tant la fautâ dè clliâo soi-disant crouës z'annâies, que ne le sont rein tant; mà que lo mau vint dè cein qu'on est trâo orgolliâo po sè veti. Noutrès mères-grand, se l'âo z'a fé, saviont einfatâ onna boubena dein l'épenetta dâo brego, ajustâ lo vertet, manigansi la serveinta à la damuzella po la fère teni à la se-gnâola et à la pliantsetta, mettrè la corda, einvouâ la conolhie, et vo fère dâi z'êsevettès et dâi groumecès prêts à portâ tsi lo tessot que vo z'ein fasâi dè la bouna tredaina et dè la balla grisette; et avoué on part dè dzornâ dâo cosandâi, on sè vetessâi sein que cein cotâi gros. Ora, iò sont te, lè brego? Sont aguelhi pè lo guelatâ su on vilhio bouffet écrouëssi, permi lè z'aragnès et dein la pussa, découët la giberna et l'abressâ dâo père-grand, avoué cauquie vilhio coquemâ cabossi et on cassoton à duè piautès qu'on a fourrà à rebu; et à la pliance dè clliâo bons gredons, dè clliâo bio cotiyons et dè clliâo crânès vestès dè milanna, que cein douravè tant qu'on volliâvè, faut dè la marchandi dè vela., que cein vo cotè et que cein ne vaut pas. On vâo être bin revou, mà on ne payè pas sè dettès. On vâo déssuvi lè monsu et lè grantès damès, et on n'est pas fotu dè payi compteint lo café et l'abremet.

Et pi n'est pas tot : lè z'autro iadzo on restâvè à l'hotò la demeindze, et s'on allâvè à la fêta civiqua, à l'abbâyi, à bin dansi à bounan, l'étâi tot. Ora! s'on ne batsè pas à bin se ne bourlè pas, on n'est pas fotu dè dzourè la demeindze; faut preindrè lo tsemin de fai po allâ roudâ; faut allâ à totès lè fêtès, iò que le sè fassont, et n'est pas avoué rein qu'on lâi va; lo trein ne fâ pas crédit et faut payi la carta dè banquie. Ora, avoué cé comerce, ébayi vo se lè z'affèrès ne vont pas pè l'hotò et s'on a peina à tornâ et veri!

Vouaiquie qu'est devezâ! L'est bin damadzo que tsacon ne l'aussè pas oïu, kâ se y'a cauquon qu'est d'attiutâ, c'est bin cé brâvo grand conseiller; assebin lo Grand Conset a décidâ dè tot cein marquâ su on papâi, et po cé crédit dè l'autro conseiller, l'on vôtâ po que lo Conset d'Etat ruminâi l'affèrè quand l'arâ lizi.

Le Messager boîteux de Berne et Vevey. — Le Bon Messager.

Ils nous sont revenus tous les deux dès le commencement des grandes veillées, avec leurs bonnes et intéressantes histoires à lire au coin du feu, leurs anecdotes amusantes, leurs sages conseils et leurs renseignements utiles.

Comment pourrions-nous nous passer de ces deux publications?... Si elles venaient à cesser de paraître, elles laisseraient certainement un vide très sensible au foyer domestique. Elles ont un parfum particulier, un genre qui plaît généralement, comme tout ce qui est à la fois simple et bon.

On aime l'almanach; on ne saurait se passer de son almanach.

Ceux dont nous parlons n'ont cessé, depuis nombre d'années déjà, de réaliser, soit au point de vue typographique, soit dans l'arrangement et le choix des morceaux, soit enfin dans leurs renseignements éminemment pratiques, d'importantes et agréables améliorations. Nous les en félicitons.

Aussi, malgré les nombreux almanachs qu'on nous envoie par ballots de l'étranger, les deux *nôtres*, édités, l'un, chez MM. Lœrtscher et fils, à Vevey, l'autre, chez M. Bridel, à Lausanne, se répandent chaque année davantage dans nos populations. Elles sont bien rares les familles qui n'en ont pas au moins un exemplaire de chaque; je ne sais pas même s'il en existe. — Il serait donc inutile de vous rendre compte plus en détail de ces deux inséparables habitués de la maison, car ceux qui ne les ont pas encore lus ne peuvent tarder à le faire.

Atlas Stieler. — Les trois dernières livraisons de ce grand et magnifique ouvrage viennent de paraître à la *Librairie Benda*, à Lausanne. Elles contiennent les cartes suivantes: La carte générale des *Balkans*. — *L'Afrique*, dont les nombreux détails intéressent vivement, vu les événements politiques ou scientifiques dont ce continent est sans cesse le théâtre. — *Le Monde en deux hémisphères*. — *Carte générale de l'Italie*. — *L'Asie Mineure*. — Une belle *Carte céleste*. — *La Perse et le Turkestan*, les *Indes et l'Asie Centrale*.

Ces cartes terminent ainsi l'Atlas le plus complet, le plus riche de détails, le plus soigné pour la précision du dessin, la clarté de la gravure, la netteté de l'impression et l'harmonie du coloris. — Voir cette belle publication à la librairie Benda.

Mots du métagramme de samedi: *Chameau, Château, Chapeau*. — 80 réponses justes. — La prime est échuë à M. H. Maccaud, sous-chef de gare, à Louèche.

Un abonné propose le logogriphe suivant:

Sur mes six pieds, lecteur,

J'effraie tout le monde;

Mais on envie mon bonheur

Quand j'ai quitté ce monde

Après avoir perdu et ma tête et mon cœur.

Prime: Un éphéméride pour 1892.

MARIE DE SALÈVE

Elle était de la race forte des chrétiennes, de la nature douloureuse des aimantes, mais sa fierté en imposait à son cœur. Sans tra-

hir son angoisse, elle avait vu l'homme qu'elle aimait, épouser sa sœur: elle avait assisté à son mariage, masquant sa douleur sous le sourire qui épanouissait stoiquement ses lèvres.

Son cœur était de ceux que le vide effraye. Alors elle l'avait voué à l'amour des petits, des humbles, répandant son besoin d'expansion sur les nombreuses misères du pays qu'elle habitait. Un pays d'usines! où le chômage, l'ivrognerie, le vice propagent l'indigence, l'étalement sordide et crapuleuse. Se-reine et digne, Marie de Salève traversait les bouges; son pied posait dans cette fange sans en redouter les éclaboussures; son esprit s'ouvrait à la science du mal, sans flétrir une seule de ses aspirations. Les rares reconnaissances récoltées conso-laient son âme des nombreuses ingratitudes; celles-ci, d'ailleurs, ne la décourageaient pas; elle allait droit son chemin, jamais rebutée, semant l'amour sans se préoccuper de la moisson future.

Sa sœur mourut, laissant une fille au berceau.

Elle vint droit à son beau-frère, officier, à qui sa carrière ne permettait pas de s'occuper de l'éducation de l'enfant, et lui dit: « Donnez-la moi. »

Le capitaine de Ronac lui objecta sa jeunesse; c'était liersa vie à une lourde charge, elle pouvait se marier bientôt et...

Mais, à ce mot elle l'interrompit:

— Donnez-la-moi. Je lui consacre ma vie. Je vous jure d'être sa mère.

Il céda, sûr du bonheur de son enfant, et partit soulagé de toute inquiétude quant à l'avenir de sa petite Germaine.

Marie garda l'orpheline. Tout son besoin d'amour se reporta sur sa fille adoptive: elle l'aimait doublement de sa tendresse de tante et de l'amour secret qu'elle avait voué au père; car la pensée de ce dernier était toujours en elle aussi vivante qu'aux heures d'espérance. Ne se trouvait-elle pas un peu sa femme, étant la mère de son enfant!

Germaine grandissait. Souvent son père venait passer un congé auprès d'elle. Là il avait de longues causeries avec la tante Marie. On parlait de l'avenir de la petite fille, de ses tendances, de son caractère; on rêvait de sa destinée; Marie, affectueuse pour son beau-frère, s'épanchait dans les récits où elle lui détaillait les grâces ingénues, le cœur naissant de Germaine. Lui s'émerveillait et, tout à la pensée de sa fille, la remerciait chaleureusement de son dévouement, de la culture qu'elle donnait à cette jeune âme; et vainement Marie épiait le cri du cœur qu'elle attendait pour ouvrir le sien.

Chaque départ du capitaine lui laissait un morne désespoir, mais personne n'eût pu le soupçonner en elle; chaque retour rouvrait son âme à l'espérance, pour l'abîmer dans une nouvelle déception.

Un jour, il arriva avec les galons de commandant, et, dès le lendemain, prenant sa belle-sœur à part, il lui dit:

— Marie, je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance pour l'affection maternelle dont vous avez enveloppé Germaine, pour le dévouement que vous lui avez prodigué. Vous avez formé son cœur, vous le